

MAGDA A. SZABÓ

**Destin d'un homme – destin d'un livre :
Aladár Kuncz et *Le Monastère noir***

Fate of a man - destiny of a novel: Aladár Kuncz and The Black Monastery. The young Francophone and Francophile intellectual, Aladár Kuncz spends his summers since 1909 in France. It is in a Breton village that he is surprised by the outbreak of the war in 1914. Citizen of a country become enemy the "junk" will spend five years in internment first in Noirmoutier and then in the casemates of Ile d'Yeu. Upon his return from hell in 1920, published some notes taken during his captivity but it was not until more than 10 years that the work, The Black Monastery subtitled Notes of the French internment is born. A novel of captivity, testimony, memoirs - the definition varies according to the appreciation of literary historians and shows how much the different layers of the text enrich each other. But what matters is that Kuncz manages to elevate his suffering and the inhuman fate of each of his comrades to a universal dimension. The book is published in 1931, just before the death of the author. How do we arrive from this first Hungarian edition, unanimously acclaimed by the critics, to the French edition in 1937? How does the work of Kuncz published by Gallimard save Hungarians from internment in France at the beginning of the Second World War? How during this same war does a French prisoner of war escaped to Hungary find a friend in Balatonboglár thanks to the novel? Are all the copies of this first edition going up in smoke in the Gallimard warehouse fire? How does the reissue in 1999 serve the affixing of a commemorative plaque in the Château de Noirmoutier in 2001? Why, while estimating the 1937 French adaptation of Ladislav Gara and Marie Piermont would be vital to have a new translation? These are the questions that guided us in our research and to which we try to give answers.

« Kuncz ! Il est mort jeune, à l'âge de 45 ans, et de ce temps il a passé quatre ans et demi en camp d'internement. Mais que serait-il devenu sans les années du Monastère noir, qui garderait sa mémoire, qu'aurions-nous appris de lui, pourquoi étudierions-nous encore aujourd'hui son héritage ? [...] J'aime passionnément Le Monastère noir, depuis le lycée, ses mots, ses pages m'ont donné l'impression d'entendre la merveilleuse musique d'une Symphonie Humaine immortelle. [...] Pour cela il ne suffit pas d'être écrivain, d'avoir le talent, la culture, il faut avoir l'aide presque miraculeuse de ce que nous appelons le Vécu. La captivité était atroce pour lui, mais elle a transformé le professeur de lycée en génie... Noirmoutier, nous te remercions de ce livre immortel ! » (Lőrinczi, 1975 : 13)

Le jeune Kuncz et la France

Après de brillantes études à Kolozsvár – aujourd'hui Cluj-Napoca – ainsi qu'au collège Eötvös de Budapest, le jeune diplômé fait son travail quotidien comme professeur d'un lycée d'élite de la capitale hongroise, et publie ses premiers essais

littéraires et nouvelles dans la revue *Nyugat* (Occident). À partir de 1909, cet amoureux de la culture française passe ses étés en France. « Je te fais savoir que je suis né – le 30 juin 1909. Celui qui dit que c'était le 1^{er} janvier 86, il ment. [...] Jusqu'ici je n'ai pas vécu, je commence maintenant mes heureuses années de nourrisson sur les seins divins de ma mère Paris » (Laczkó, 1981 : 292) – écrit-il à son ami, Géza Laczkó. Dezső Szabó évoque dans ses mémoires combien « Dodi » (son nom pour les amis) était le maître de jeu « des heures blanches » de la vie parisienne (A. Szabó–Ablonczy, 2003 : 60). En 1913, un matin d'été au réveil, son cousin est plein de larmes, parce que dans son sommeil il a rêvé devoir quitter la Ville-Lumière et rentrer dans son pays (Laczkó, 1981).

En juillet 1914, il part pour « le bon vieux Carantec », sur la côte bretonne. « Ce séjour était assurément une des conséquences de mon admiration enthousiaste pour tout ce qui était français. Pendant les années d'avant-guerre, le culte de la littérature française et de la France elle-même était devenu une sorte de passion dans les milieux intellectuels hongrois. » (Kuncz, 1937 : 11)

C'est ici, à quatorze heures de chemin de fer de Paris, en plein milieu d'une fête qu'ils organisent avec son ami Orbók pour les gens du village, qu'explose la nouvelle : « Nous avons déclaré la guerre à la Serbie... » (Kuncz, 1937 : 12).

Très vite, la mobilisation générale est décrétée pour les Français, de même que l'obligation de quitter le pays dans un délai extrêmement court pour les ressortissants des pays ennemis. Les étrangers qui ne peuvent pas exécuter l'ordre dans les délais prescrits seront internés dans des camps de concentration. « Camps de concentration » : c'est le terme technique fréquemment utilisé à l'époque par le Ministère de l'Intérieur, les préfets, et même la presse. (C'est aussi le terme donné par les traducteurs du *Monastère noir*, pour le hongrois 'fogolytábor').

Les recherches scientifiques démontrent aujourd'hui que les pressentiments de Kuncz, évoqués dans *Le Monastère noir* (le passage concerné est supprimé de la traduction française), étaient justes : le gouvernement français avait décidé à l'avance de mettre en camps de concentration les civils des pays ennemis en cas de guerre. Jean-Claude Farcy, chargé de recherches au C.N.R.S a démontré (Farcy, 1995), documents à l'appui, qu'à partir de la fin des années 1880 existaient déjà des projets pour évacuer « les bouches inutiles et les individus dangereux » en cas de guerre, le projet définitif en étant mis au point en 1912–1913. Ainsi plusieurs dizaines de milliers d'étrangers, suspects, indésirables, ont-ils été internés dans des camps de concentration, en premier lieu dans la partie ouest du pays. Les autorités de la Roche-sur-Yon, par exemple, savaient depuis février 1914 que les 13^{ème} et 14^{ème} jours de la mobilisation, elles devraient accueillir 3000 étrangers dans des locaux évacués (gymnase, ancien couvent, presbytère, séminaire, et même théâtre !).

Pour Kuncz et ses compagnons d'infortune de toutes nationalités, hommes, femmes, enfants, c'est 24 heures de voyage en wagons à bestiaux, de Paris au dépôt de triage de Périgueux. Six semaines dans l'antichambre du camp de concentration, dans un garage

évacué. « Et pourtant, Périgueux n'était que le commencement du commencement. Si nous avions pu nous douter que nous devrions vivre cinq ans dans ces conditions, nous serions devenus fous, ou nous nous serions suicidés. » (Kuncz, 1937 : 30) – écrit Kuncz. Début octobre : encore un trajet, qui leur paraissait interminable, jusqu'à l'océan.

Les indésirables

Une photo retrouvée au début des années 2000 immortalise le moment de l'arrivée des internés dans le château de Noirmoutier, en 1914. En 2005, quand nous sommes arrivés pour la première fois avec István Szakály et son équipe de télévision hongroise afin de tourner un documentaire sur Kuncz (Szakály, 2005–2009), cette photo était l'unique document que l'Association des Amis de Noirmoutier, installée au château, ait pu nous montrer. Au dos de cette photo, le titre écrit à la main : *Arrivée des indésirables*.

Dans ce détachement d'internés se trouvent d'autres intellectuels de la condition de Kuncz, admirateurs de la France : professeurs, artistes, écrivains, étudiants, mêlés à une foule d'ouvriers et d'artisans, venus pour travailler dans le pays. Parmi eux des Hongrois, des Allemands, des Autrichiens, des Roumains, des Polonais et d'autres nationalités. Presque deux ans à Noirmoutier, puis encore trois ans dans les casemates de la Citadelle à l'Île d'Yeu. Noirmoutier, c'est le lieu de la souffrance silencieuse, mais aussi celui de l'humanisme, de la solidarité, où les notions d'amis et d'ennemis perdent leur sens. L'Île d'Yeu, avec ses scènes de cabaret, de bal, de ravage de la grippe espagnole, de la mort omniprésente, évoque une danse macabre de fin du monde. Mais les personnages du Monastère noir, ayant vécu l'enfer, portent aussi en eux, leur martyre accompli, l'espoir d'une nouvelle vie humaine.

Quatre mois après l'armistice, « ces quelques fantômes décimés, émaciés, misérables sont toujours enfermés dans la forteresse » (Kuncz, 1937 : 288). Ils ne quittent l'Île d'Yeu qu'en avril 1919, et vont encore de camp en camp ; Kuncz arrive à Budapest au mois de mai. Celui qui est rentré à trente-trois ans est un autre homme, marqué par les souffrances, mais aussi par un humanisme profond, né dans l'épreuve de sa captivité.

Il est revenu « d'une souffrance à une autre souffrance, beaucoup plus terrible » (Kuncz, 1937 : 294) : c'est par ces mots que Kuncz termine son roman (qui seront raturés des éditions hongroises après la Seconde Guerre mondiale, et cela pendant plus de 40 ans). Ce qui l'a attendu en arrivant : le désespoir après une guerre perdue, le chaos, le tournant tragique imminent de son pays.

Le retour

En 1920, il publie dans la revue *Nyugat* quelques-unes de ses notes de captivité (Kuncz, 1920) ; mais il a besoin de plus de dix ans encore pour transformer tout ce qu'il a vécu en œuvre littéraire. Il prend le temps de laisser s'ouvrir et s'expliquer en lui les souvenirs. Comme l'écrit son compagnon d'internement, Andor Németh, après la

parution du roman : Kuncz « estimait tant ses souvenirs, qu'il leur laissait le temps de mûrir. » (Németh, 1933) Quoique le sous-titre hongrois du roman soit *Notes de l'internement français* (sous-titre jusqu'ici disparu, d'ailleurs, des éditions françaises), pour Kuncz ce n'est pas la véracité géographique ou événementielle qui prédomine : les éléments réels sont soumis à une logique psychologique interne. L'œuvre devient ainsi la confession d'une âme à la recherche du vrai chemin dans des conditions extrêmes : un livre à la fois très personnel (le récit est à la première personne du singulier), mais aussi, par son humilité et sa tolérance, qui porte un message universel.

Kuncz fait partie des quelques-uns qui, après le démantèlement du pays par le Traité de Trianon en 1920, quittent Budapest pour rentrer dans leur Transylvanie natale, devenue région de la Roumanie : il le fait par un sentiment de responsabilité morale à l'égard de ceux qui se trouvent brusquement relégués au second plan de la société. Il s'engage dans l'organisation, à un haut niveau, de la vie littéraire de la minorité hongroise de là-bas. Il devient le rédacteur d'un grand quotidien, *Ellenzék* (Opposition), et « donne le ton d'un discours supérieur sur les problèmes de la création, de la critique, de la connaissance réciproque à travers la culture » (Lőrinczi, 1999 : 7). Il dirige ensuite une revue littéraire de grand prestige, l'*Erdélyi Helikon*, et écrit en même temps *Le Monastère noir*. Il travaille sans cesse, comme s'il sentait que ses jours sont comptés.

Frappé par une grave maladie, il s'éteint le 24 juin 1931. Il repose désormais dans le cimetière de Kerepesi út, sous la belle sculpture de son compagnon de captivité, Oszkár Zádory. Son épitaphe est la même qui fut gravée sur la tombe du premier interné défunt de Noirmoutier : *Pro gladio vinculum obtenuit* (au lieu d'un sabre il obtint des chaînes).

« Il était malade – a-t-on dit. Il est plus probable qu'il est mort parce que ce qu'il avait vécu l'a épuisé. Il a écrit Le Livre, il n'avait plus de devoir de vie » – a écrit Sándor Márai sur lui dans son journal (Márai, 1945).

Le Monastère noir

Peu avant sa mort, il a pu voir son chef-d'œuvre imprimé, et eu la joie de lire les premières critiques enthousiastes : de Mihály Babits, Dezső Kosztolányi, Zsigmond Móricz, ou encore de Lajos Áprily. Entre 1931 et 1942, cette première édition a été réimprimée à plusieurs reprises, conjointement par Athenaeum et Szépművés Céh (Budapest – Kolozsvár). Après les premières traductions publiées à Londres et à New York en 1934, Gallimard publie l'œuvre de Kuncz en 1937, dans sa collection *Mémoires et écrits intimes*.

« [Elle] se propose de révéler des ouvrages qui par leur valeur historique, leur intérêt anecdotique ou leur simple qualité humaine, apporteront au lecteur une vue exacte et inédite sur une époque, une suite d'événements ou un individu. » (Kuncz, 1937, couv. 4.) L'œuvre est adaptée du hongrois par Ladislav Gara et Marie Piermont. Adaptation au sens très large : en analysant les différences entre les textes hongrois et français, les

„tentatives d'adoucissements” de nombreux passages sont claires. On ne saura plus si c'était fait à la demande de l'éditeur ou par des réflexes d'autocensure des adaptateurs, mais des paragraphes entiers de l'original sont raturés.

Version tronquée, donc ; mais elle existe, avec une belle et sensible préface, écrite par le directeur de la collection, Jacques de Lacretelle de l'Académie Française. « [Ce livre] sera pour tous une découverte littéraire, et pour beaucoup quelque chose de plus : une émouvante résurrection. Découverte, parce qu'il est extrêmement rare qu'un homme, dans la situation de celui qui a écrit *Le Monastère Noir*, sache conduire avec autant d'art le véridique récit de sa vie et arrive à cette sorte de greffe miraculeuse entre le document humain et l'intérêt romanesque. » (Lacretelle, 1937 : 7)

Nous connaissons quelques critiques françaises (celles notamment de Denis de Rougemont dans la *Nouvelle Revue Française*, Rougemont, 1938 ; ou d'Armand Robin dans *Esprit*, Robin, 1938), mais outre ces échos favorables, qui, à l'époque, aurait pu connaître le roman ? Pourtant, pendant la Seconde Guerre mondiale, la version française s'est avérée une précieuse aide politique. Une délégation de la section hongroise de la Ligue des droits de l'Homme s'est rendue auprès du premier ministre et du ministre de la guerre français, Édouard Daladier, pour « qu'on autorise les réfugiés politiques hongrois à s'enrôler bénévolement dans l'armée française, pour éviter ainsi l'internement comme citoyens d'un pays ennemi. » (A. Szabó–Ablonczy, 2003 : 243) – En se référant au *Monastère noir*, ils ont rappelé au chef du gouvernement que l'internement injuste avait causé des blessures inguérissables à l'âme des partisans hongrois de la France. Daladier a reçu la demande avec bienveillance (mais nous ne savons pas s'il a lu le roman) : ainsi se sont formées les troupes de volontaires hongrois de Barcarès.

Le roman d'Aladár Kuncz a été tout aussi bénéfique de l'autre côté du front. László Lőrinczi (Lőrinczi, 2005 : 169) nous fait savoir que Roger Mignal, le fils de M^{me} Mignal, la cantinière qui avait eu tant d'indulgence vis-à-vis des internés, s'est évadé d'un camp allemand en 1942. Il a trouvé refuge – comme beaucoup de ses camarades français – en Hongrie. Le commandant du camp de Balatonboglár, Thúröczy, qui connaissait le roman, a identifié le soldat de Noirmoutier. Ils ont lié amitié, et en 1944, après l'arrivée au pouvoir des Croix fléchées, le commandant a probablement aidé Roger Mignal à rentrer dans son pays.

À partir de la fin des années 40 s'installe un long silence : en Hongrie, on oublie l'auteur. Lors du 25^{ème} anniversaire de la mort de Kuncz, le 24 juin 1956, le quotidien *Magyar Nemzet* (Nation Hongroise) publie un article intitulé *Pourquoi nous taisons-nous sur Aladár Kuncz ?* (Jeney, 2014 : 9) Le temps de la réédition est arrivé en 1960. Si en 1937, en France, la cause de la suppression des passages a été la sensibilité supposée des Français, en 1960, en Hongrie, c'est au nom de l'idéologie socialiste que les deux « lecteurs », Miklós Szabolcsi et István Király, ont éliminé – sans aucune indication – des phrases jugées politiquement dangereuses.

Je ne cite que quelques phrases « disparues ». En parlant de leur arrivée à Berne, l'auteur écrit cette phrase-clé : « [ils] nous rassurèrent sur les événements de Hongrie : nous affirmant que, de toute manière, le gouvernement bolchevik ne pouvait plus durer que quelques semaines... » (Kuncz, 8^{ème} éd., sans date : 254) Le même sort a été réservé à la majeure partie de la page suivante (23 lignes supprimées sur le 35) dont je ne cite que quelques phrases, évoquant leur retour au pays : « Et puis on traverse la frontière hongroise au delà de laquelle l'illusion même de la liberté semble avoir disparu... L'univers est devenu un grand camp d'internement où il n'y avait rien qui donnerait signe de bonheur aux revenants. Peut-être que nous n'avons même pas retrouvé la liberté, mais le monde tout entier s'est transformé en prison, une prison où nous devons attendre, si nous vivons encore, la grande, la vraie libération. » (Kuncz, 8^{ème} éd., sans date : 255) (La traduction est la mienne : ces phrases ont presque entièrement disparu de la version française aussi.) La fin de la partie censurée de cette page est ainsi : « nous ne savions plus qu'une chose : réaliser le désir qui nous animait depuis cinq ans, rentrer en Hongrie, et il nous fallait faire cela même si le pays entier n'était plus qu'un vaste cimetière où campaient les chacals. » Dans la dernière phrase du roman, l'omission est moindre quant à sa longueur, mais d'autant plus importante dans son esprit (la partie supprimée est en gras). « C'est alors seulement que les tristes larmes du revoir coulèrent sur nos joues et que nous nous sentîmes vraiment revenus : **d'une souffrance à une autre souffrance, beaucoup plus terrible.** » (Kuncz, 8^{ème} éd., sans date : 256)

Notre petit absurde hongrois est que cette version censurée sera rééditée jusqu'en 2010. Les rédacteurs des éditions d'après 1990 n'ont pris en main ni le manuscrit de Kuncz, ni les éditions d'avant-guerre fidèles à l'original. C'est en 2014 que les Éditions Kriterion de Kolozsvár, avec la Bibliothèque Nationale Széchényi, ont entrepris l'édition des œuvres complètes de Kuncz, dont le premier volume est *Le Monastère noir* fidèle à l'original, grâce aux travaux de recherches minutieux de rétablissement du texte, faits par Éva Jeney (Kuncz, 2014). Paradoxalement, si on cherche la version électronique sur Internet, celle du coéditeur – la Bibliothèque Széchényi – présente, aujourd'hui encore, la variante tronquée !¹

Le Monastère noir français a également son histoire. Selon certaines informations, tous les exemplaires en stock de la maison d'édition sont partis en fumée dans l'incendie de son entrepôt, pendant la Seconde Guerre mondiale. C'est en tout cas la réponse qu'a reçue László Lőrinczi en 1975, lorsqu'il posa la question aux éditions Gallimard. Il regrettait alors de ne pouvoir offrir le livre à ses amis français, en appui de ses propos passionnés sur l'œuvre de Kuncz. Par miracle, au début des années 1990, mon ami breton, Guy-Armel Leblanc, a trouvé plusieurs exemplaires, qu'il a aussitôt achetés, dans une librairie de Rennes. Manuel Thiery, le directeur de la petite maison d'édition L'Étrave, près de Noirmoutier, a peut-être visité la même librairie au bon moment... En

¹ Cf. <http://mek.oszk.hu/05300/05368/05368.pdf>

tout cas, au printemps 1999, il a demandé l'aide de l'Institut Hongrois de Paris pour rééditer la version de 1937 : c'est ce que nous avons fait, et le livre est sorti à l'automne de la même année.

C'est grâce aussi à cette réédition qu'une plaque commémorative se trouve aujourd'hui au château de Noirmoutier. En 2000, j'ai contacté le maire de la ville de l'époque, avec le livre à l'appui. Je voulais le convaincre que nous apposions ensemble une plaque commémorative du 70^{ème} anniversaire de la mort de Kuncz en 2001, et que ce geste symbolique puisse s'inscrire dans le programme de la Saison culturelle hongroise en France, le MagyArt. Après avoir lu le roman, il a donné son accord. L'œuvre de Kuncz a de nouveau créé des liens (A. Szabó, 2008 : 41–45).

Malheureusement, dans le programme de la saison culturelle il n'y avait pas de budget prévu pour la création des lieux de commémoration. Ainsi, à ma demande, le financement de la plaque a été assuré par les fonds du ministre hongrois du patrimoine culturel de l'époque, Zoltán Rockenbauer, qui a tout de suite accédé à ma requête. László Lőrinczi, malgré ses 82 ans, a lui aussi accepté sans hésitation l'invitation à la journée de l'inauguration, le 6 octobre 2001. Il y a évoqué la mémoire des internés, et rendu hommage à son ami noirmoutrin disparu, Henri Martin, qui l'avait aidé lors de ses recherches un quart de siècle plus tôt.

Le maire donna le jour-même son accord pour une exposition permanente au château, consacrée aux internés et à l'œuvre de Kuncz. Cette exposition n'a pourtant pas eu lieu, car je n'ai pas réussi à vaincre, jusqu'à mon retour en Hongrie, l'impuissance du Musée Littéraire Petőfi de Budapest.

Il fallait attendre le centenaire de la Première Guerre mondiale pour qu'un hommage tardif soit rendu à ces oubliés de l'Histoire. Il nécessitait presque deux ans de préparations, et une coopération exemplaire entre les institutions hongroises et françaises : l'Institut Hongrois de Paris, les Archives Nationales françaises, la ville de Noirmoutier, pour ne citer que les plus importantes. La commémoration est devenue la cause commune de tous les partenaires. Il me faut aussi mentionner les deux moteurs de l'événement : d'une part Éva Jeney, d'autre part le conseiller municipal Vincent Cristofoli. Par leurs recherches approfondies, leur travail de mémoire, l'enquête sur les traces de l'œuvre de Kuncz commencée par László Lőrinczi au début des années 70 a trouvé son accomplissement dans l'exposition qui ouvrit ses portes à la date symbolique du 11 novembre 2014.

Les commémorations de la Grande Guerre en France auraient pu offrir une belle opportunité à la parution d'une nouvelle traduction en France. L'œuvre qu'Armand Robin a vue « côte à côte », dans la littérature mondiale, avec les *Souvenirs de la maison des morts* de Dostoïevski, et dont la vision d'enfermement évoquait à Denis de Rougemont celle du *Procès* de Kafka, mériterait d'être connue dans son intégralité. Bien qu'au moment des commémorations le directeur de l'Institut Hongrois de Paris ait

obtenu une subvention à la traduction, l'éditeur L'Étrave a opté pour la version à moindre frais, c'est à dire pour une énième réimpression de l'édition tronquée de 1937.

Agnès Járfás, éminente traductrice, en France, de la littérature hongroise, a tenté plusieurs fois de convaincre les éditeurs : jusqu'ici, en vain. Les causes évoquées des refus bien que soient reconnus l'originalité du thème et les mérites remarquables de l'œuvre, sont les suivantes : « nous avons déjà publié plusieurs ouvrages de la Grande Guerre en ces temps de commémorations », « le sujet n'attire plus autant qu'il y a quelques années en cette période de crise de la librairie », « nous risquons de ne pas être en mesure de défendre ce texte à la hauteur de son intérêt », etc. Le fait que l'ancienne version soit encore accessible ne joue pas non plus en faveur de cette aventure risquée. « Difficile dans ce cas d'imaginer un éditeur prenant le risque d'une édition intégrale... À moins que tous les risques soient pris en charge et qu'il y ait un intérêt à cette publication intégrale, autre que la pure honnêteté intellectuelle ! » – a écrit à Agnès Járfás un ami bienveillant connaissant bien les milieux éditoriaux français.

Plus de 80 ans après sa première parution, l'œuvre de Kuncz mériterait d'être connue en France dans son intégralité. S'il n'y a pas d'éditeurs français pour prendre ce risque financier, le devoir incombe, par « honnêteté intellectuelle », à la Hongrie : c'est à elle de manifester son intérêt et de prendre en charge les frais de l'édition. Notre dette morale à l'égard de Kuncz et de son œuvre serait ainsi, enfin, acquittée.

Bibliographie

- A. SZABÓ Magda (2008), « La mémoire de Aladár Kuncz, sur l'île-prison Noirmoutier », in *Itinéraires francophones : Mélanges offerts à Árpád Vígh à l'occasion de ses 65 ans* (Éva Oszetzky, Sorin Stan eds.), Pécs, Université de Pécs – IMEA, p. 41-45.
- A. SZABÓ Magda, ABLONCZY László (2003), *Az «Állj fel» torony árnyékában* [À l'ombre de la Tour Eiffel], Veszprém, Új Horizont.
- FARCY Jean-Claude (1995), *Les camps de concentration de la première guerre mondiale (1914–1920)*, Paris, Anthropos.
- JENEY Éva (2014), « Mi is ez a könyv? Regény! » [Qu'est-ce que ce livre ? Un roman !], in *Kuncz Aladár Fekete kolostor: Feljegyzések a francia internáltságból* (Éva Jenei, Tamás Gusztáv Filep, László Boka eds.), Kolozsvár-Budapest, Kriterion-OSZK, p. 5-29.
- KUNCZ Aladár (1920), « Fogsági feljegyzésekből » [Notes de captivité], *Nyugat*, No. 9-10.
- KUNCZ Aladár (1937), *Le Monastère noir*, Paris, Gallimard.
- KUNCZ Aladár (2014), *Fekete kolostor* [Le Monastère noir], Kolozsvár-Budapest, Kriterion-OSZK.
- KUNCZ Aladár (8^{ème} éd., sans date), *Fekete kolostor* [Le Monastère noir], Budapest, Athenaeum.

- LACRETELLE Jacques de (1937), « Préface », in *Le Monastère noir* (Kuncz Aladár éd.), Paris, Gallimard, p. 7.
- LACZKÓ Géza (1981), « Monsieur Dodi Párizsban és a Fekete kolostorban » [Monsieur Dodi à Paris et au Monastère noir], in *Öröklés és hódítás*, Budapest, Szépirodalmi, p. 292.
- LŐRINCZI László (1975), *Utazás a Fekete kolostorhoz* [Voyage au Monastère noir], Bucarest, Kriterion, p. 13.
- LŐRINCZI László (1999), « Aladar Kuncz, notre ami commun », in *Le Monastère Noir* (Kuncz Aladár éd.), Beauvoir-sur-Mer, L'Étrave, p. 7.
- LŐRINCZI László (2005), *Utazás a Fekete kolostorhoz* [Voyage au Monastère noir], Csíkszereda, Pallas-Akadémiai.
- MÁRAI Sándor (1945), *Napló* [Journal], Budapest, Révai.
- NÉMETH Andor (1933), « Emlékezés Kuncz Aladárról » [Souvenirs sur Aladár Kuncz], *Nyugat*, No. 13-14.
- ROBIN Armand (1938), « Aladar Kuncz, Le Monastère Noir », *Esprit*, No. 2.
- ROUGEMONT Denis de (1938), « Le Monastère noir, par Aladar Kuncz (Gallimard) », *Nouvelle Revue Française*, Janvier, No. 292, p. 145-146.
- Sz. (1938), « A *Nouvelle Revue Française* Kuncz Aladár *Fekete kolostoráról* [La Nouvelle Revue Française sur le Monastère noir d'Aladár Kuncz] », *Erdélyi Helikon*, No. 2, p. 134-135.
- SZAKÁLY István (2005–2009), *Pro gladio vinculum obtenuit/Kard helyett bilincset kapott* [Au lieu d'un sabre il obtint des chaînes], documentaire.

MAGDA A. SZABÓ

Budapest

Courriel : aszabom@gmail.com